

Du bétail vivant à la viande La médiation du maquignon

Hélène Heurtebise¹

Approcher les questions liées à la viande suppose l'étude des pratiques et des représentations de ceux qui la consomment ainsi que l'analyse des rôles des acteurs sociaux intervenant à titre professionnel dans la société des hommes du bétail et des viandes. Cette société regroupant éleveurs, marchands de bestiaux, abatteurs et bouchers a connu de profondes transformations lourdes de conséquences : une réduction drastique des effectifs des membres de cette société jointe à la mutation des modalités et des circuits d'échanges traditionnels où le marchand de bestiaux, sous les traits du *maquignon*, jouait et joue encore un rôle non seulement économique et social mais aussi culturel et symbolique fondamental ; c'est ce sur quoi portent mes travaux de recherche depuis 20 ans².

Cet article consacré au *maquignon*³ met en évidence le double rôle que le personnage joue, l'un consacré à la viande puisqu'une partie importante de son activité consiste à fournir du bétail au monde de la viande : celui de la boucherie ; l'autre, *a contrario*, le montre *homme du vivant*, qui le différencie du monde de la viande qui travaille la chair morte.

¹ Université Antilles Guyane, Avenue d'Estrées, 97300 Cayenne, Guyane.

² Ces travaux ont commencé en 1981 et se sont poursuivis jusqu'en 2002. Les premières enquêtes réalisées sur les marchés et foires aux bestiaux, au domicile des marchands de bestiaux et des éleveurs du Sud-ouest de la France, l'ont été en 1981-82, puis en 85-88. De larges extraits d'entretiens sont accessibles dans ma thèse de sociologie soutenue en 1988. De 1995 à 1998, les enquêtes ont été prolongées dans le Sud-Ouest et l'Ouest de la France constituant une partie du texte intitulé *le Maquignon*, à paraître. Les dernières observations ont été réalisées pendant l'été 2001 et 2002.

³ Les termes en usage dans le milieu du bétail et des viandes sont en italique.

La signification de viande, matière issue d'animaux morts, mais source de vitalité pour les hommes qui s'en nourrissent, oscille entre *vivendi* qui renvoie au vivant et *carne* au cadavre. Traiter de la viande soulève donc des interrogations fondamentales, celles de l'identification du vivant et du mort, celles de leur dissociation et du passage de l'un à l'autre. Un travail sur le *maquignon* peut contribuer à éclairer ces questions.

Un bovin destiné à la boucherie est désigné par le terme de *viande sur pied*. Paradoxe ! Un fragment mort ne tient pas debout de son propre fait. Le vocable *viande sur pied* opère ainsi l'abstraction de la bête et du vivant, significative sinon d'une confusion entre le vivant et le mort, du moins de l'occultation des étapes situées en amont de la mise en pièce, en viande, de l'animal abattu !

Quid de l'élevage et de la formation de la bête, au sens de mise en forme, en volume de la bête ? *Quid* de sa transformation en marchandise ainsi que des acteurs sociaux intervenant dans ce que les économistes, ces trente dernières années, ont identifié comme le "circuit de la viande" ? Dans cet ensemble constitué d'éléments longtemps nombreux, fortement différenciés et variables, difficiles à cerner (types de bovins, de terroirs, d'éleveurs, de marchands, de marchés), le *maquignon*, figure trouble mais capitale des sociétés traditionnelles, joue un rôle mal compris et pourtant considérable puisqu'il est à l'articulation de l'économique, du symbolique, du social et du culturel.

Rituel d'échange

Revenons d'abord à la place du bœuf dans nos cultures, thème méritant à lui seul un ouvrage. Souvenons-nous qu'avant de *tomber en viande*, le bœuf vivant tenait une très grande place dans la vie des hommes lui conférant une très haute valeur d'usage et d'échange. Pendant plus de mille ans, du néolithique au milieu du XX^e siècle, avant d'être bêtes de viande, le bœuf et la vache étaient les alliés indispensables du paysan pour le travail des terres (labourage, hersage, moisson, charroi), et fournissaient le cuir et le lait, mais aussi, par leurs excréments, du combustible et surtout de l'engrais : le fumier enrichit les terres.

Sans ses bêtes, l'un de ses biens les plus précieux, sources et signes de fortune pour de nombreux peuples, le paysan retourne à l'esclavage de la bêche. Le paysan est si lié au bœuf qu'il a élevé, auquel il donne un prénom, avec lequel il travaille, que seul un acte fort peut les séparer. Si long est le temps de l'élevage par rapport au temps de l'échange, qu'il serait inconvenant que cet acte ne soit pas solennel, donc public.

Sur le foirail, sacralisant et sacrifiant l'éleveur et sa bête dans le même temps, le *maquignon* les délie pour joindre la bête à d'autres hommes. Sur le marché, il marchandise, ordonnateur d'une cérémonie qui concentre le temps et lui donne plus de poids comme plus de durée. Officiant du rituel, il doit faire les gestes et dire les mots nécessaires pour que le passage s'accomplisse, transformant de cette manière la bête domestique (de la maison), en objet d'échange collectif, en marchandise.

Le *maquignon* est d'autant plus accusé de l'insolence collective commise qu'il maîtrise les codes de l'échange dans ses *mascarades* dont tous se méfient infiniment, au point d'attribuer à ce passeur (Marié, 1989), non seulement le *maquignonage*, le maquillage de la bête, embellissement voire transformation, changement de forme et art du passage, mais aussi des pouvoirs troubles, réactivant d'antiques tensions.

Jésus chassa les marchands du temple! Marchands d'animaux destinés au sacrifice mais pour quels dieux! Lié aux anciens cultes, le *maquignon* commettrait-il de cette manière un acte de grand poids dont il resterait marqué, la consommation?

Plutôt solide et rugueux, plein de verve, habile à détourner l'attention de ceux avec lesquels il traite sur le ton d'une trivialité de bon aloi, le *maquignon* distille dans sa bouche orgueilleuse les traditions de sa profession. Celles qui le portent à être un coq de village, si bavard sur les jupons des femmes alors que sa blouse noire marquerait plutôt son veuvage comme le ferait la soutane d'un curé! Aventures imaginaires ou réelles, peu importe, le *maquignon* n'a d'autre choix que de se plier à la coutume et de paraître au sommet de sa virilité. Le sexe, la bête et l'homme doivent se répondre pour déculpabiliser le *maquignon* de pouvoir brasser les bêtes vivantes jusqu'aux portes de l'abattage, de la mort, comme si évoquer le cul des femmes, si rares sur les foirails, était hommage à une Vénus callipyge dans un rituel de reproduction, de réensemencement dont le *maquignon* serait symboliquement chargé.

La médiation du maquignon

Les anciens dieux indo-européens se glisseraient-ils encore parmi nous comme incarnation de l'imaginaire de l'humanité, créations humaines rationnelles et efficaces dans l'expression et l'organisation du réel?

La fonction symbolique d'ensemencement du *maquignon* prend réalité dans le fait que s'il débarrasse l'éleveur de sa bête, son rôle est aussi de lui fournir celle qui vient en remplacement, dont il devra ensuite assurer la

valorisation dans une continuité sans fin : voilà sa fonction principale, sa raison d'être, sa raison sociale. C'est pourquoi il peut légitimement s'affirmer *homme du vivant*.

Alors, si nous avons été attentifs à saisir l'intelligence des pratiques d'échange, nous pouvons approcher la légitimité du *maquignon*, homme de paroles, placé au centre d'une quadruple ruse.

- Ruse de l'éleveur qui, *donnant* la bête au *maquignon*, n'est pas un sacrificateur, traître à la bête et à lui-même dans le rapport familial qu'il entretient avec son élève, sa bête, dont il a toujours du mal à se défaire, qu'il la vende au *maquignon* ou à ses pairs organisés en groupement de producteurs.

- Ruse du boucher qui, recevant la bête du *maquignon* sans la prendre, n'est pas un tueur.

- Ruse de la société dans son ensemble qui ainsi jouit de l'échange sans être incriminée de son aridité sinon de son iniquité, mais, et si cela lui est nécessaire, trouve dans le *maquignon* un responsable de choix.

- Ruse du *maquignon* qui, comme exécuteur de basses œuvres, se charge de ce triple fardeau mais en contrepartie s'impose à tous et avec leur assentiment puisqu'il les débarrasse, les déculpabilise, les décharge quoiqu'en dise chacun.

Quel message se transmet ainsi, sinon qu'il n'y a "ni juste, ni raison" ⁴ de l'échange, ni valeur, ni raison absolues, sauf ce qui maintient le *maquignon* : quatre ruses nécessaires aux liens que les hommes entretiennent grâce à la médiation de celui qui les endosse et les incarne. Les ruses étant autant de facettes de la transaction sociale, laquelle dans le même mouvement justifie et légitime l'échange, est justifiée et légitimée par l'échange.

Maître exemplaire des ruses, le *maquignon* est une figure éclairant l'histoire des sociétés humaines par une approche située à la lisière des contradictions qui les animent dans ce jeu de confiance et de méfiance mêlées dont le *maquignon* est le pivot tour à tour *persona grata* et *non grata*. Le *maquignon* peut alors nous apprendre ou nous rappeler, qu'en toute matière, la vérité est comme la vertu, absente là où nous pensons la trouver, présente là où nous lui refusons droit de cité.

Avec humour mais sans désinvolture, le *maquignon* évoque le temps et les récoltes, chasse, femmes et bêtes, troupeaux et terroirs, Europe et

⁴ Un conte gascon met en scène Petitou, un jeune garçon orphelin envoyé par sa pauvre mère à la foire pour y vendre deux vieux bœufs. Elle lui recommande d'en demander "le juste et la raison". Mais il rencontre deux maquignons... et c'est riche d'enseignements.

chacun. Celui qui gagne à "prendre langue" avec chacun, transige sans cesse entre tous, se substituant aux uns et aux autres, s'interposant également dans leurs relations, inspire envie et méfiance.

Garant de la parole, support diplomatique des échanges, favorisant la circulation continue du bétail vivant, le *maquignon* est ce *marginal sécant* (Crozier et Friedberg, 1996), maître d'une zone d'incertitudes qui lui donne puissance et un indéniable pouvoir, pouvoir négocié selon son bon vouloir avec chacun des mondes pour lesquels il intervient, au nom desquels il œuvre dans la complexité de leurs relations. Travaillant selon sa logique propre, il peut opérer les arbitrages qui assurent sa pérennité, jusqu'au jour où lui est déniée sa place de "gouverneur" du monde rural devenu trop inquiétant par sa puissance aux multiples visages.

Fin du paysan, du maquignon

Avec la fin du *bétail de travail*, le *maquignon* perd son rang de partenaire indispensable et légitime du laboureur. De fournisseur de l'outil de travail, il devient presque un *viandard*. Ouverte, la brèche s'élargit avec les groupements de producteurs qui s'organisent dans le giron de l'industrie laitière que le *maquignon* favorise, actif dans les changements profonds que le monde paysan connaît au milieu du XX^e siècle, un monde en pleine révolution où son ancrage se délite.

La paysannerie se mécanise. Elle substitue à ses bêtes de travail un tracteur qui ne finit pas en viande, à ses taureaux un inséminateur, à son herbe des aliments industriels, à la terre du hors sol. Devenue avisée, elle s'écarte de celui qui faisait le lien entre le vivant et le mort, de celui qui assurait la médiation économique, symbolique et sociale entre la bête de la maison et l'homme du pays, entre les hommes des pays. Dans la foulée d'une hypothétique industrialisation de l'élevage, mais d'une réelle mutation de l'économie du bétail, les modernisateurs accusèrent le *maquignon* d'être sans foi, ni loi, incarnation de l'archaïsme, de la féodalité. Sa moralité surtout est incriminée.

Médiateur chargé de résoudre les dilemmes, d'éviter les litiges, d'arbitrer les tensions, le passeur passant la charge d'une rive à l'autre, grâce à sa duplicité, n'est jamais délivré de la charge. À la fin des années 80, les rares marchands de bestiaux qui perdurent, se sachant dépositaires du *maquignon* qu'ils supportent, font amende honorable.

Amérique, bref les thèmes importants pour les sociétés paysannes qui se méfient du *maquignon* et le suspectent de mille fourberies dont elles seraient innocentées. Mais il ne faut pas y croire. Non seulement le paysan a de l'admiration pour celui qui incarne la réussite paysanne, mais il table sur la duplicité de son *maquignon*, qui lui ressemble comme un frère, pour commercialiser ses bêtes quelles qu'elles soient. Jeunes ou vieilles, bonnes ou pas, le *maquignon* doit les valoriser toutes et les défendre face à d'autres paysans mais aussi devant l'abattoir, la ville et sa puissance d'achat ou, mieux, son pouvoir devant lequel elles tomberont toutes en viande.

- *Fais-moi confiance*, dit le *maquignon* à son paysan, *je m'y connais, tu as ma parole* (je défendrai tes intérêts).

Et la ville achète au *maquignon* sa capacité à permettre l'échange du bétail et plus largement, à s'entremettre dans des affaires qui lui échappent et qu'elle comprend très mal. Pétri par une logique de consommation, de destruction d'une matière (perçu comme un résultat : le produit), l'urbain voit la *viande sur pied*, jamais la bête vivante dans sa variété, ignorant le processus d'élevage, la nécessaire reproduction du cheptel et ses contraintes.

- *On ne produit pas de la viande comme des boîtes de conserves*, dit le *maquignon*. *Une bête n'est pas une usine. Mais laissez-moi faire, je connais les paysans, je vais leur parler* (orienter les productions).

Homme de parole, le *maquignon* est polyglotte. Janus Bifrons, il "parle" avec le monde paysan, qu'il connaît, partageant les mêmes connaissances et le même système de valeur. Il sait aussi dialoguer avec le monde de la boucherie qu'il comprend. Non seulement il distribue les bêtes, mais diffuse les informations émanant de ces mondes différenciés, informations traduites à ceux pour lesquels il intervient.

Le *maquignon* est ainsi doublement médiateur, intermédiaire traditionnel des échanges internes au monde paysan, *homme du vivant*, intermédiaire aussi des échanges entre le monde de l'élevage et celui de l'abattage, *homme de parole*, prenant en charge une fonction incontournable. Expert de l'articulation et de l'adéquation de logiques dont la compatibilité est incertaine, de la résolution de dilemmes et d'arrangements complexes, il est celui qui est en droit coutumier et en charge concrète de traiter avec

Aujourd'hui, maquignonages et maquignons ont disparu. Fini, plus de brebis galeuses parmi nous.

Enlevées les escroqueries du *maquignon*, reste le marchand de bestiaux qui jette pourtant le trouble comme la seiche l'encre dans ses tours de génie.

Ceux qui ont profité des pauvres paysans, des pauvres couillons n'ont pas duré longtemps comme maquignons mais nous ont fait beaucoup de mal. Mais on n'est pas des saints. C'est le type du nord ou celui du sud ! Où est la vérité ou le mensonge ! Croyez-vous ce que je dis ?

Et l'homme d'ajouter qu'il a le venin de ce truc-là, du *maquignonage*, imbibé d'un poison qu'on lui a enseigné, mis dans le sang depuis l'enfance, tout en s'innocentant de la trahison suprême, non pas *maquignonner* au sens de maquiller, mais ne pas être de parole, c'est-à-dire empêcher ou ne pas fiabiliser l'échange.

Un maquignon qui ne respecte pas sa parole, c'est rarissime parce que très grave, confie le marchand de bestiaux. Si pas de parole, pas d'honneur, et si pas d'honneur, pas d'homme, l'es rien ; ça se sait, plus personne ne travaille avec toi, fini.

Sans aucun doute, c'est bien le *maquignon* dans le marchand de bestiaux qui fait sa force et le crédibilise encore à ses yeux comme à celui de ses pairs. Et qu'il l'invoque ou le dénie, selon les circonstances ou ses interlocuteurs, il n'en vit pas moins les multiples jeux et les paradoxes permanents, toutes les ambiguïtés et les puissances du *maquignon*, dont l'une est, et ce n'est pas des moindres, que le *paysan* qui *maquignonait*, devenu *maquignon*, reste profondément un *paysan*.

La campagne, aujourd'hui est une libre entreprise. Moi, j'ai toujours pensé que la terre est à ceux qui la travaillent. Le propriétaire, et c'est une chose magnifique, quand il va se coucher, il réfléchit à ce qu'il va faire demain, suivant le temps, suivant tout. Mais c'est lui qui commande. C'est lui qui le dit, c'est lui qui le fait.

S'il reste beaucoup du *maquignon* dans le marchand de bestiaux, bien qu'il s'en défende, son modèle est le grand propriétaire terrien, maître de

son cheptel. Rares sont les marchands de bestiaux sans terres. *Leurs bêtes profitent* sur des propriétés d'au moins 200 hectares narguant celles de leurs voisins, les éleveurs, qui leur ressemblent comme des frères. L'exode rural massif avait alimenté une concurrence féroce et fratricide sur le rachat des terres. Les *marchands de bestiaux* acquièrent tout ce qu'ils pouvaient au grand dam de leurs voisins qui les soupçonnaient d'avoir usurpé les propriétés de paysans abusés, spoliés, comme si la réussite du *maquignon*, le plus souvent issu des couches les plus misérables de la paysannerie, n'était pas légitime pendant que les éleveurs devenus exploitants agricoles agrandissaient leur domaine. Passant maîtres dans la gestion de leurs troupeaux, ils commercialisent leur bétail, le valorisent au mieux, et leur modèle en la matière, même si c'est inavouable, c'est le *maquignon*!

Pourtant, ne reste-t-il pas beaucoup du *paysan* dans l'éleveur contemporain, aussi éloigné qu'il le croit ou qu'il apparaît au premier regard. Celui-ci d'ailleurs ne revendique-t-il pas, de plus en plus, le terme *paysan* comme marquant son identité, une nouvelle identité?

L'histoire de vie des familles et des hommes rencontrés, de ceux qui se sont faits *maquignons* ou de leurs héritiers, oscillait et oscille encore entre élevage et commerce. Résistance à l'appauvrissement ou entreprise d'ascension sociale, le *maquignonage* représente toujours pour le monde paysan, une filière, une voie de mobilité sociale, une double passerelle reposant sur une volonté de maîtrise, de gouvernement des choses de la terre par des gens de la terre.

Les hommes du vivant

Sous cet angle, l'antagonisme *paysan/maquignon* n'est pas strictement analysable dans un rapport dominant/dominé mais marque l'affrontement de deux strates de la paysannerie dont les relations sont parfois tendues, deux strates coopérant avec difficulté d'autant plus qu'elles se rapprochent sans cesse. Tant que la terre n'est pas réservée à quelques-uns, on peut être *paysan* ou *maquignon* tour à tour, *paysan* et *maquignon* en même temps sans que l'une des fonctions ne soit effaçable par l'autre. Proches, ces deux activités sont permutablement selon les conjonctures tant que perdurent marchés et foires aux bestiaux comme lieu d'apprentissage du métier puisque lieux par excellence de l'échange du bétail bien qu'aujourd'hui une majorité des échanges se fassent *en campagne*, c'est-à-dire au domicile des éleveurs. Lieux d'exercice et de reconnaissance

professionnelle, marchés et foires sont les sites par excellence d'inscription du rituel d'échange et d'initiation collective à ce que veut dire *faire la foire*: un rite social sans lequel le commerce du bétail n'est peut-être ni possible, ni légitime. Pas légitime, tant que le paysan et sa bête, tant que l'âme des hommes et celles des bêtes, auront besoin pour se différencier d'un lieu de passage, entre l'individuel et le collectif, entre le vivant et le mort, et d'un passeur, un *maquignon*, détenteur des clefs du rituel, qui permet de dire la valeur du passage, son prix, sans mettre en péril l'échange global lui-même et peut-être même en lui permettant de se diversifier ou de s'étendre plus encore.

Il y a 50 ans, l'élevage des bovins était lié à la pluriactivité dans un monde rural où les frontières des professions étaient mobiles. Catégories, variétés ou races de bétail étaient presque aussi nombreuses que les terroirs d'élevages spécialisés dans une étape de croissance des bêtes. Le *maquignon* constituait alors le maillon principal de la circulation du bétail vivant au sein et entre des configurations économiques, sociales et culturelles microterritorialisées très complexes.

Dépositaire d'un ensemble de connaissances mêlant savoirs naturalistes populaires sur les bovins et les terres où ils ont été élevés et savoirs marchands, le *maquignon* distingue et évalue les qualités de chaque bête par une appréciation empirique globale de la bête et de ses conditions d'élevage. Capable de reconnaître les différentes variétés bovines, sachant les valoriser par terroirs et réseaux ; il est le véritable acteur de la flexibilité globale de l'élevage et de la boucherie puisqu'en mesure d'anticiper du vivant de la bête *comment chacune tombera en viande*, orientant chaque animal vers la région privilégiant un type particulier de viande: vers Marseille, les vaches grasses presque *suifardes* pour les quartiers populaires, et les vaches plus fines vers Perpignan.

Si l'uniformisation du troupeau multiplie les *maquignons* pour constituer ce troupeau, ils sont évincés par la réduction des circuits échanges. La différenciation du troupeau agit à l'inverse: le domaine de compétence du *maquignon* est celui du bétail vivant dans son instabilité, sa mobilité, sa variété, qu'il traduit en qualité du mort faisant le lien entre le vivant et la viande.

Les rares *maquignons* exerçant encore sauront-ils identifier leurs multiples forces, se servir de leurs traditions et exploiter ce que leur offre le retournement des modes alimentaires marquées ou stigmatisées par la vache folle, une vache industrielle, à laquelle serait confrontée une vache variée, artisanale !

Et si le *maquignon* n'était pas la perpétuation d'archaïsmes (métier, pratiques, organisation désuète des échanges) mais une figure contemporaine dont la légitimité est à considérer, aussi ambiguë soit-elle ! Cette ambiguïté même ne nous permettrait-elle pas d'approcher cette zone d'incertitude reliant l'économique et le social, zone difficile à cerner, à nommer.

Paradoxalement, le *maquignon* n'éclaire-t-il pas notre compréhension de la dynamique des échanges, échanges vus comme des tentatives d'articulation fondamentale de logiques complexes et contradictoires : comment relier le mort et le vivant, produire et consommer mais sans détruire pour reproduire, tenir sa place qui dépend de celle de l'autre et donc coopérer sans être démis de la sienne ? Pas de producteur sans consommateur, de marchand sans producteur, de producteur sans marchand, de marchand sans consommateur, de *paysan* sans *maquignon*, de *maquignon* sans *paysan*, pas de viande sans bétail vivant et pas de bétail vivant sans respect des règles du vivant et des impératifs sanitaires.

Le monde paysan s'interroge-t-il, encore une fois, en se réappropriant l'identité de son alter ego, son *maquignon*, offrant son double langage de promoteur des jeux de l'échange et de résistant à la dépossession des campagnes d'une de ses plus grandes richesses : *ses bêtes vivantes*. Dans la conjoncture tragique que vit aujourd'hui le monde du bétail et des viandes, l'effondrement des prix, les faillites nombreuses, l'abattage de troupeaux, les hécatombes, la colère des hommes des sociétés du bétail et des viandes court contre les industriels et les américains, les végétariens et les journalistes, les urbains, pas contre le *maquignon* qui ne leur apparaît plus coupable des errances des politiques agricoles ? Et le *maquignon*, bien que trouble et sans doute parce que trouble, est de nouveau tenté de se faire le porte-parole influent d'un monde paysan très inquiet pour son avenir. Poussé au front de la défense, et de la promotion des qualités des cheptels locaux, c'est lui que l'on voit faire déguster aux clients des supermarchés des viandes gasconnes grillées à l'incomparable succulence !

Or donc, pendant que l'on discute en hauts lieux de l'avenir du cheptel, qui va savoir se charger de l'articulation des logiques variées et variables à l'œuvre et de l'installation des nécessaires coopérations contemporaines entre les hommes du vivant et la ville ?

Médiation et transaction sociale

Celui qui se définit comme *l'homme du vivant exerçant un métier de paroles*, donne des clés de compréhension de sa fonction symbolique de passeur : de la campagne ou de la maison vers le marché, du vivant vers le mort mais vivifié, du silence à l'échange de paroles, d'un espace à l'autre, d'un groupe social à un autre, de l'unité à l'ensemble... La médiation que le *maquignon* réalise en fait l'un des acteurs capitaux des tractations qu'effectuent par son intermédiaire le monde dit rural ou périphérique et le monde dit urbain ou central. Pour assurer une transaction sociale globale dont l'équilibre est de plus en plus complexe à établir, sous menace des plus graves périls alimentaires, l'intercession de la parole du vivant et d'un vivant varié et différencié pourrait compter. Le *maquignon* n'est pas inutile à l'enracinement de la modernité à laquelle sont gagnées les sociétés traditionnelles et locales... Mais quelle modernité ? Quel passeur pour quel passage ?

Dans une époque de doute alimentaire collectif où, pour parades, la société des hommes du marché et des viandes multiplie les stratégies personnalisées de confiance (le nom de l'éleveur apparaît dans les boucheries, le nom du *maquignon* aussi), les chartes interprofessionnelles, les labels et autres procédures de traçabilité ou de certification, autant de procédés ou processus concurrentiels censés garantir, sécuriser ce que tous mangent, c'est-à-dire incorpore, l'incertitude gagne et se déplace sans cesse. L'éliminer serait-il une vue de l'esprit à moins que le danger ne soit une normalisation industrielle effectuée à l'aveuglette des logiques cautionnées.

Quand, dans nos représentations collectives, la vache n'est plus de lait immaculé et d'yeux doux, que sa texture, rougeoyante ou bleue, peut porter l'ESB, danger de mort pour les hommes, l'alerte est de taille. Attaqués au ventre, les mangeurs de viande, tous incriminés, se souviennent que c'est chair morte. Mais que signifie cette épizootie ?

Folle, la vache est accusée sans procès, à moins qu'elle ne soit la manifestation d'affections bien plus généralisables sinon généralisées. Abstraction faite des impératifs sanitaires d'espèces, alimenter un herbivore dont on a oublié qu'il est vivant, et donc susceptible d'être rendu malade par des nourritures empoisonnées, est inouï. Mais l'acte grave commis, sinon obscène pour les sociétés humaines n'est-il pas de considérer le mort et le vivant sur le même plan : indifférencié, invariable, stable, indéfiniment reproductible. Incongru ou absurde de considérer les

différents acteurs comme des rouages d'un système automatisé, les liens les reliant les uns aux autres étant assimilés à des circuits tels des tuyaux à la sortie desquels s'évalue le résultat : le seul chiffre d'affaires. À l'entrée de l'énorme machine qu'est devenue l'économie du bétail et des viandes, il n'y aurait plus que des produits, c'est-à-dire des matières considérées comme abstraites, insignifiantes ; à la sortie, des monnaies scripturales : jeux d'écritures comptables comme valeurs quasiment absentes parce que dématérialisées ! Entre l'entrée et la sortie, rien ! rien de clairement perçu dans sa vitalité concrète par les gestionnaires dont la logique repose strictement sur des ratios financiers comme rendus aveugles sur la matière, le vivant, l'animal vivant, les hommes.

Pourtant, avant que la viande nous soit offerte sur l'étal des bouchers, ou dans les coffres congélateurs alignés des supermarchés, il y a la bête vivante. De sa vie à son trépas, les chemins sont multiples plutôt que linéaires, autant pour les bêtes que pour les hommes qui les prennent en charge. Qui va décider, trier, orienter, sur quels critères ? Dans l'ensemble du troupeau et pour son avenir, quelles bêtes sélectionner, pour quelles carrières ? Parmi les mâles, *taureaux ou boeufs*, les femelles, *vaches de lait, vaches mères ou de viande, vaches de réforme ou cularde* et parmi les petits, *velles, veaux de lait ou broutards* et de quelles couleurs : *noirs, rouges, bleus, jaunes ou blancs*, de petite ou grande taille ? Quelles bêtes élever, multiplier, abattre, garder ? Quelles "races" bovines perpétuer, créer, nommer ? Nous avons aujourd'hui en France, les *Hollandaises, Blanches et noires, Holstein*, la *Normande* au large bassin, les *Salers* aux cornes en forme de lyres, couleur bison, l'*Aubrac* aux yeux comme cernés de noirs, la *Limousine*, la *Blonde d'Aquitaine*, encore quelques *Gasconnes proches de Bazadaise à la robe grise*, et j'en oublie. Il a fallu si longtemps pour former chaque variété, toute l'histoire des terroirs et celle des hommes et des femmes dont la fortune s'évaluait jadis à la taille, à la santé et à la prospérité de leurs troupeaux dont dépendait leur survie.

Viande sur pied, aberration de langage dont on ne s'étonne plus ! Quelles autres ?

Ce propos serait mal compris, si le fait de signaler un danger restait marqué du constat final de la dangerosité de l'humanité pour elle-même. S'il est indéniable qu'il y a de l'apprenti sorcier dans les femmes et les hommes de tous les temps, l'humanité réalise de magnifiques oeuvres en étant inventive et donc en prenant des risques, sachant aussi tirer les leçons de ses erreurs pouvant constituer autant de bases d'améliorations,

de changements et d'innovations. Et si, en tant que chercheurs, nous éclairons l'existant et ses fondements, par nos travaux nous contribuons à l'avancée de nos sociétés, pouvant aller jusqu'à accompagner la construction de nouvelles perspectives de modernités.

Bibliographie

CROZIER M., FRIEDBERG E., 1996, *L'acteur et le système*, éditions Seuil, Paris.

HEURTEBISE H., *Le maquignon*, coll Terre Humaine, éditions Plon, à paraître.

MARIE M., 1989, *La terre et les mots*, éditions Méridiens Klincksieck, Paris.